

C'est à L'Isle-sur-la-Sorgue, la ville des antiquaires, où il passe désormais une partie de l'année, qu'en vue d'une exposition prévue non loin de là Frédéric Pollet a réalisé d'intrigantes, de vaporeuses natures mortes, disons plutôt des "vies coyes", une expression ancienne mieux accordée au titre choisi par l'artiste.

*Les "Vies sereines" d'un intranquille,  
à propos d'œuvres récentes de Frédéric Pollet*

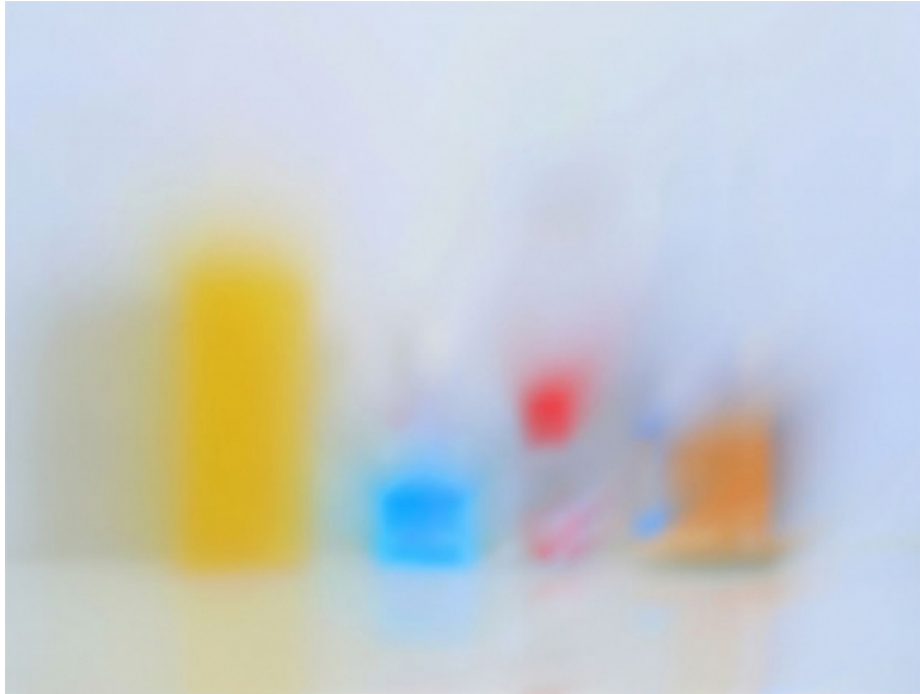
*... le pastel requiert de celui qui le pratique une attention tyrannique,  
une présence entière et tendue, un tour de main particulier, une  
concentration de l'être qu'on peut comparer à celle du tireur à l'arc.*

Jean Clair, *Considérations sur l'état des Beaux-Arts*

Il y a près d'un an, j'avais commenté ici même un travail d'envergure effectué par Frédéric Pollet sur les méduses, peintures à l'huile, aquarelles, pastels. Négligeant leur transparence blanchâtre, il avait surtout retenu leur silhouette, encore que certains cadrages pratiqués à bout portant, et en plongée, mais une plongée imaginaire, aient communiqué à ces bestioles malignes une présence inattendue, quelque peu abstraite.

L'exposition qui se tient ces jours-ci, à la Chapelle des Pénitents de Gordes, montre des photographies (de grands formats) et des pastels. Dans un cas comme dans l'autre, l'artiste serre de près des choses nébuleuses.

C'est à la manière d'un aquarelliste que Frédéric Pollet traite ici les objets qui ont attiré son regard de photographe. Son approche possède une grâce aérienne qui rappelle étrangement la vision propre aux abeilles — selon Karl von Frisch (pionnier de l'éthologie et prix Nobel), celles-ci détectent moins la forme que la couleur des fleurs qu'elles butinent. Les objets en question, difficiles à identifier car ils baignent dans une sorte de brouillard laiteux, c'est donc à leurs couleurs, d'une intensité rendue assez douce par le flou des contours, que s'est intéressé l'artiste. J'ai pensé d'abord à des variations psychédéliques sur les natures mortes de Giorgio Morandi, cet artiste italien (1890-1964) qui a passé le plus clair de sa vie à peindre de modestes accessoires de la vie quotidienne dans des camaïeux de gris et de



"Vies sereines 1" (120x80 cm)  
Photo Frédéric Pollet (2013)

beiges : carafes, bols, bouteilles, etc., posés simplement sur une table. Mais je faisais fausse route, Frédéric Pollet ne pratique guère la citation ou l'hommage plus ou moins voilé aux maîtres du passé, il se fie avant tout à l'intuition, aux circonstances, aux impressions immédiates. En vérité, les séances avaient dû être matinales et avoir lieu dans la salle de bains. Derrière ces taches ou ces halos chatoyants on croit détecter des flacons de verre, des boîtes de médicaments, des tubes de dentifrice, des savons aussi, multicolores. J'imagine Frédéric Pollet sortant de la douche ; toutefois, frappé par le spectacle qui s'offre à lui, c'est son appareil qu'il va chercher plutôt qu'un peignoir ou un parfum. Il doit y avoir de la buée sur la vitre de la petite armoire fixée au mur, sans doute aussi sur la lentille frontale de l'objectif. Manquant de recul pour mettre au point, les doigts encore humides, il déclenche quand même, au jugé, plusieurs fois... À considérer les multiples variantes, l'opération dut se répéter chaque jour, compulsivement. Je ne serais pas surpris que cet artiste qui connaît bien le Japon — il est ceinture noire de judo et fut pensionnaire à la Villa Kujoyama —, ait intégré à sa philosophie ce conseil adressé au novice par un maître japonais : "Ne vise pas, laisse la flèche trouver sa cible"\*. Eh bien, le précepte semble avoir porté.

Frédéric Pollet, qui est aussi vidéaste, a beaucoup voyagé, en Europe, en Amérique, en Asie ; il y a fait des rencontres saisissantes, ses vidéos l'attestent\*\*, il a couru aussi de nombreux dangers, risqué sa santé, physique et mentale, et même sa vie, à proportion parfois de son insouciance, à proportion surtout de son caractère et de la radicalité de ses engagements. Ces *Vies sereines* ne témoignent ni d'un renoncement frileux, ou sage, à partir au loin, ni d'un tournant décisif dans son activité artistique, j'y verrais plutôt le signe d'une pause, nécessaire et apaisante, après ses pérégrinations enthousiastes et fatigantes, ce que confirme, je pense, le calme hiératique des magnifiques pastels associés aux photographies.

Comparés aux grands tirages, dont le côté brillant et spectaculaire attire évidemment l'œil, ce qui est très légitime, leur taille inférieure et la matité de leur surface pourraient donner à croire que les pastels sont des parents pauvres, les humbles faire-valoir, passablement anachroniques, des photographies exposées, d'autant que leur thématique et leur composition se révèlent très proches de celles des tirages. Il n'en est rien, car si les pigments sont bus par le support, ou plutôt mangés par lui, les couleurs survivant à l'appétit du papier en reçoivent par contrecoup une grande force d'impact.

Réalisées avec peu de moyens, ces œuvres qui doivent leur existence à la ferveur, à l'inventivité de la main et paraissent donc lorgner vers un passé révolu, vers une tradition négligée, tiennent bel et bien tête à celles que leur auteur installe dans le relatif inconfort de la modernité.

Gilbert Pons

La Blanquière, fin août 2015

\* Cartier-Bresson avait été bouleversé par la lecture de l'ouvrage d'Eugen Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, dont Georges Braque lui avait fait cadeau, après l'avoir reçu lui-même de Jean Paulhan.

\*\* J'en ai rendu compte dans plusieurs numéros de la revue, à l'époque de sa version papier : "Les déambulations d'un vidéaste", *Turbulences*, n° 29, octobre 2000 ; "Les échoués de Frédéric Pollet", *Turbulences*, n° 30, janvier 2001 ; "Drôle de jeu et jeu de rôles, la fin d'une aventure à La Pommerie", *Turbulences*, n° 56, juillet 2007.



"Vies sereines 4" (120x80 cm)

Photo Frédéric Pollet (2015)